

**Nikolas Rose et Joelle M. Abi-Rached. *Neuro: The New Brain Sciences and the Management of the Mind*. Princeton : Princeton University Press, 2013. 335 p. 28.70\$  
ISBN 978-0-691-14961-5**

William Wannyn

Volume 39, Number 1, 2016–2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041388ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041388ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wannyn, W. (2016). Review of [Nikolas Rose et Joelle M. Abi-Rached. *Neuro: The New Brain Sciences and the Management of the Mind*. Princeton : Princeton University Press, 2013. 335 p. 28.70\$ ISBN 978-0-691-14961-5]. *Scientia Canadensis*, 39(1), 113–115. <https://doi.org/10.7202/1041388ar>

Nikolas Rose et Joelle M. Abi-Rached. *Neuro: The New Brain Sciences and the Management of the Mind*. Princeton : Princeton University Press, 2013. 335 p. 28.70\$ ISBN 978-0-691-14961-5

La recherche sur le cerveau fascine une part sans cesse croissante de la communauté scientifique. Dans l'espace public, les capacités « extraordinaires » du cerveau constituent le socle d'innombrables ouvrages grand public et de plus en plus de politiques publiques. C'est à partir de ce constat que Joelle M. Abi-Rached et Nikolas Rose proposent d'adopter une posture socio-historique critique à l'égard de l'influence grandissante des théories, des techniques et des conceptions neuroscientifiques sur la compréhension contemporaine de l'individu. Le premier chapitre décrit comment les fondements épistémologiques des neurosciences se sont, dans les années 1960, ancrés dans le paradigme neuro-moléculaire pour faire du cerveau un organe structuré et régi par des processus biologiques. Ce paradigme aurait offert la possibilité de comprendre le cerveau en adoptant l'approche profondément réductionniste et matérialiste qui a permis aux neurosciences, alors en pleine émergence, de se constituer en discipline en rassemblant toutes les spécialités s'intéressant de près ou de loin au système nerveux, autour d'un objet unique, le cerveau.

Dans les quatre premiers chapitres, Les auteurs défendent l'hypothèse qu'un certain nombre de transformations conceptuelles, technologiques, économiques et biopolitiques ont permis aux

neurosciences de prendre une place centrale dans les discours scientifiques, politiques et économiques. La prévalence du paradigme neurobiologique au sein des neurosciences doit ainsi selon eux être compris à la lumière du développement concomitant de la neuropharmacologie et de la génétique, de l'élaboration du concept de neuroplasticité, de l'évolution des techniques d'imagerie médicale, et de l'utilisation d'animaux de laboratoire dans l'élaboration de modèles applicables à l'être humain. Malgré leurs limites respectives, ces nombreuses influences théoriques, matérielles et conceptuelles ont permis aux neurosciences d'acquiescer, à partir des années 1990, une légitimité scientifique suffisante pour étendre le champ de leur expertise aux dimensions sociales de l'être humain, en développant une approche permettant de lier l'activité et la structure cérébrale aux comportements et processus sociaux. Le chapitre 5 décrit de quelle manière ces neurosciences dites « sociales » placent les mécanismes de la sociabilité humaine dans le code génétique et à fortiori dans le cerveau de l'être humain, sous la forme d'un ensemble de connexions neuronales façonnées par l'évolution. En apposant un vernis de scientificité et d'objectivité sur des connaissances antérieures des sciences sociales, les neurosciences offriraient aux décideurs politiques des arguments supposément plus scientifiques pour gouverner. Dans le chapitre 6, Abi-Rached et Rose inscrivent ces nouvelles formes de régulation dans le cadre de biopolitiques plus larges qui visent à répondre à une demande publique

pour plus de sécurité. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la logique préventive de ce que les auteurs nomment le « screen and intervene », soit l'orientation dans une majorité de pays occidentaux des politiques publiques vers un objectif d'identification, sur la base d'une classification objective de symptômes prodromaux, des sujets à risque de nuire, dans un futur plus ou moins proche, au bien commun.

Le chapitre 7 explique comment la conception neuroscientifique des dimensions inconscientes des processus neuronaux qui gouvernent les décisions et les actions humaines s'inscrit dans le prolongement de la conception du choix, de la responsabilité et de la conscience de soi propre aux sociétés libérales avancées. Les arguments neuroscientifiques conduiraient les décideurs politiques à prôner la responsabilisation des individus dans une aire de « réflexivité neurologique », en présentant l'individu comme un entrepreneur de soi responsable de gérer sa biologie pour le bien commun. À la différence de nombreux travaux sociologiques sur les neurosciences, Abi-Rached et Rose estiment que les tenants de cette redéfinition de l'individu ne cherchent pas à imposer une conception « neurocentrée » de l'être humain, mais bien à proposer une approche complémentaire à celles existant déjà. Malgré la place grandissante que prennent les neurosciences, la conception d'une individualité profondément ancrée dans la neurobiologie servirait en somme plus à orienter les décisions politiques et les stratégies marketing d'une économie du « neuro » en plein

essor, qu'à redéfinir profondément la manière dont les individus eux-mêmes se conçoivent. Pour les auteurs, il faut se garder d'apposer une étiquette sur ce phénomène malgré son apparente légitimation de la conception néolibérale de l'individu responsable. Bien qu'il y ait une affinité incontestable entre la conception neuroscientifique d'un individu au cerveau flexible, capable de s'ajuster aux contingences sociopolitiques d'un monde en changement constant et la conception contemporaine de l'individu, cette forme de socioréductionnisme ne saurait selon les auteurs rendre compte de la complexité et de la spécificité du contexte sociopolitique propre à chaque domaine où se négocie l'importation de ces savoirs et de ces techniques à la lumière des savoirs et pratiques préexistantes. C'est donc en envisageant le discours neuroscientifique comme tentant de s'imposer en tant qu'autorité légitime pour rendre compte de l'individualité qu'il faut comprendre l'essor du discours neuroscientifique dans les sociétés occidentales contemporaines.

Cet ouvrage constitue une excellente introduction à l'histoire et aux enjeux sociologiques entourant les neurosciences. Son gros point faible est cependant de ne pas aborder le rôle joué par la rivalité entre les chercheurs en intelligence artificielle et les neuroscientifiques dans l'institutionnalisation des neurosciences et dans le développement des neurosciences sociales à partir des années 1990. La position critique des auteurs est en revanche doublement intéressante car elle permet de porter

un regard sans concession sur les enjeux éthiques, sociaux, politiques et économiques qui entourent le développement des neurosciences, et invite les chercheurs à mener des recherches empiriques sur les dimensions concrètes et complexes propres à chaque domaine où les neurosciences sont utilisées. Les auteurs semblent à cet égard plutôt optimistes et envisagent volontiers la réconciliation des neurosciences avec les sciences sociales. Cette position est cependant quelque peu problématique. À l'heure actuelle, les rapprochements multidisciplinaires qui s'opèrent entre les chercheurs en neurosciences, en nanotechnologies et en génie génétique d'une part, et en sciences humaines et sociales d'autre part, consistent plus en

une tentative de légitimation sociale de l'avancement parfois controversé de la recherche biomédicale en s'arrogeant les services d'anthropologues, de psychologues et de sociologues. Cet appel à la multidisciplinarité omet également que l'engouement pour les neurosciences dans le milieu scientifique est à la fois vecteur d'une large reconnaissance symbolique et de fonds de recherche conséquents. Il serait donc naïf de croire que les chercheurs, dont l'activité repose en grande partie sur les financements qu'ils reçoivent, accueilleraient volontiers au sein de leur équipe des professionnels susceptibles de les priver de leur capacité d'agir.

*William Wannyn, Université de Montréal*